92
F32

Roi de Prusse.

Eloge de la Metrie.

M S.

2

32

BIBLIOTECA
DE MEDICINA
EST. 87
TAB. 6
NÚM. 34
MADRID

MS. 664

87-6-1=N 34

87-6-A
N 34

92 (De la Mettrie)

F. 32

El rey de Prusia en
1751 (en que murió
De la Mettrie) era
Federico II el Grande.

Eloge
De M.r de la Mettrie
par le Roi de Prusse
Lû à l'academie de Berlin par
M.r Darget.

Julien Offray de la Mettrie
naquit à St. Malo le 25 decem-
-bre 1709, de Julien Offray de la
Mettrie et de Marie Gaudron
qui vivoient d'un commerce as-
-sés considérable pour procurer
une bonne éducation à leur
fils. Ils l'envoierent au colle-
-ge de Coutances pour faire
Ses humanités, d'où il passa

à Paris dans le college Du Plessis; il fit sa Rhetorique à Caen et comme il avoit beaucoup de genie et d'imagination il remporta tous les prix d'eloquence; il étoit né orateur; il aimoit passionement la poésie et les belles-lettres; mais son pere qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un ecclésiastique que pour un poëte, le destina à l'église. Il l'envoia l'année suivante au college du Plessis où il fit sa Logique sous Mr. Cordier qui étoit plus Janseniste que Logicien

c'est

C'est le caractere d'une imagi-
-nation ardente de saisir avec
force les objets qu'on lui presente,
comme c'est le caractere de la
jeunesse d'être prevenue des premi-
-eres opinions qu'on lui inculque;
tout autre disciple auroit adopté
les sentiments de son maître; ce
n'en fut pas assés pour le jeune
La mettrie, il devint Janseniste
et composa un ouvrage qui eut
vogue dans le parti.

En 1725 il étudia la Phy-
-sique au college d'Harcourt,
et y fit de grands progrès: de
retour en sa patrie, le sieur

Renaud, medecin de St. Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession; on persuada le pere, on l'assura que les remedes d'un médecin médiocre rapporteroient plus que les absolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune La Mettrie s'appliqua à l'anatomie, il disséqua pendant deux hyvers: après quoi il prit en 172 à Rheims le bonnet de docteur et y fut reçu médecin.

En 1733 il fut étudier à Leyde sous le fameux Boerrhaave. Le maître étoit digne de l'écol-

l'écolier; et l'écolier se rendit bientôt digne du maître. Mr. de la Mettrie appliqua toute la sagacité de son esprit à la connoissance et à la cure des infirmités humaines, et il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734, il traduisit dans ses moments de loisir le traité du feu de Mr. Boerrhaave Son Aphrodisiacus, et y joignit une dissertation sur les maladies vénériennes dont lui même étoit l'auteur. Les vieux médecins s'élevèrent en France contre un écolier qui leur faisoit l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un

des plus celebres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage; (marque certaine qu'il etoit bon). La mettrie repliqua et pour confondre d'autant plus son adversaire, en 1736, il composa un traité du vertige estimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenu un des attributs des gens de lettres, elle irrite l'esprit de ceux qui sont en possession de reputation contre les progrès des naissans genies; cette rouille s'attache aux talens sans les

les détruire, mais elle leur-
nuit quelquefois. Mr. de la Mettrie
qui s'avançoit à pas de Geant
dans la carrière des Sciences, souf-
-frit de cette jalousie, et sa viva-
-cité l'y rendit trop sensible.

Il traduisit à St. Malo les a-
phorismes de Boerrhaave, la
matiere medicale, les procédés
chymiques, la théorie chymique
et les institutions du même au-
teur; il publia presqu'en même
temps un abregé de Sydenham.
Le jeune médecin avoit appris
par une expérience prématurée
que pour vivre tranquille il
vaut mieux traduire que composer;

mais c'est le caractere du genie de s'échapper à la reflexion. Fort de ses propres forces, si je peux m'exprimer ainsi, et rempli des recherches de la nature qu'il faisoit avec une dextérité infinie, il voulu communiquer au public les decouvertes utiles qu'il avoit fait. Il donna son traité Sur la petite verole, sa médecine pratique, et Six volumes de Commentaires Sur la physiologie du Sieur Boerrhaarve. Tous ces ouvrages parurent à Paris quoique l'auteur les eut composé à St Malo. Il joignit à la théorie de son art une pratique toujours

toujours heureuse; ce qui n'est pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742 Mr. de la Mettrie vint à Paris attiré par la mort de Mr. Hunauld son ancien maître, les Sieurs Morand et Sidobre le placerent auprès du duc de Graumont, et peu de jours après ce Seigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes; il accompagna ce duc à la guerre et fut avec lui à la bataille de Dettingue, au Siége de Tribourg et à la bataille de Fontenoi où il perdit son protecteur qui y

fut tué d'un coup de canon.

M.r De la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fribourg M.r de la mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude. Une maladie est pour un philosophe une école de physique; il crut s'apercevoir que la faculté de penser n'étoit qu'une suite de l'organisation de la machine et que le dérangement des ressorts influoit considérablement sur cette partie de nous mêmes que les

metaphysiciens appellent—
L'âme. Rempli de ces idées pen-
-dant sa convalescence, il porta
hardiment le flambeau de l'ex-
-périence dans les ténébres de
la métaphysique, ou d'autres
avoient supposé une essence
supérieure à la matiére. Il
fit imprimer ses conjectures—
philosophiques sous le nom d'his-
-toire naturelle de l'âme. L'au-
-mônier du regiment sonna le
tocsin contre lui et d'abord tous
les devots criérent.

Le vulgaire des ecclésiastiques
est comme don Quichotte qui
trouvoit des avantures merveilleuses

dans des événemens ordinaires, ou, comme ce fameux militaire, qui trop rempli de son système, trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il lisoit. La plû-part des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature, comme si c'étoient des traités de Théologie; remplis de ce seul objet, ils voient des héré-sies partout. De là viennent tant de faux jugemens et tant d'accusations formées pour la plus-part mal-à-propos contre les auteurs. Un livre de philoso-phie doit être lu avec l'esprit

d'un

d'un physicien : La nature,
la vérité est son juge ; c'est-
elle qui doit l'absoudre ou le
condamner. Un livre d'anatomie
veut être lu dans un même sens.
Si un pauvre médecin prouve
qu'un coup de baton fortement
appliqué sur le crâne dérange
l'esprit, ou bien qu'à un certain
degré de chaleur la raison
s'égare, il faut lui prouver le
contraire ou se taire. Si un
astronome habile démontre
malgré Josué, que la terre et
tous les globes celestes tournent
autour du Soleil, il faut ou
mieux calculer que lui, ou souf

souffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens qui par-
leurs appréhensions continu-
-elles pourroient faire croire
aux foibles que leur cause
est mauvaise ne s'embarrassent
pas de si peu de chose; ils s'obs-
-tinerent à trouver des semences
d'hérésies dans un ouvrage
qui traitoit de physique; l'au-
-teur essuia une persécution af-
-freuse, et ces prêtres soutinrent
qu'un médecin accusé d'hérésies
ne pouvoit pas guérir les
gardes françoises.

à la

À La haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire ; celle-cy se ralluma sur un ouvrage de Mr. de la Mettrie, intitulé la politique des médecins. un homme plein d'artifice et dévoré d'ambition aspiroit à la place vacante de prémier médecin ~~du roy~~ du Roi de France ; il crut pour y parvenir qu'il lui suffisoit d'accabler de ridicule ceux de ses confreres qui pouvoient prétendre à cette charge, il fit un libelle contre eux, et abusant de la facile amitié de Mr. de la mettrie, il le reduisit à lui prêter la volubilité de sa plume et la fécondité de son imagina-

imagination ; il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étoient toutes les apparences, et qui n'avoit de protection que son mérite.

M.r De la Mettrie après avoir été trop sincere comme philosophe, et trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à sa patrie. Le duc de Duras et le vicomte du Chayla lui conseillerent de se soustraire à la haine des prêtres et à la vangeance des médecins : il quitta donc en 1746 les hôpitaux de

de l'armée où M.r de Sechelles l'avoit placé, et vint philosopher tranquillement à Leyde. Il y compo-sa sa Penelope, ouvrage polé-mique contre les medecins, où, à l'exemple de Democrite, il plaisantoit sur la vanité de sa profession: ce qu'il y eut de singulier, c'est que les médecins dont la charlatannerie y est dépeinte au vrai, ne purent s'em-pêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant; ce qui marque bien qu'il se trouvoit dans l'ou-vrage plus de gaieté que de malice.

M.r De la Mettrie ayant perdu
de vuë les hôpitaux et ses
malades s'adonna entierement
à la philosophie Spéculative;
il fit son homme machine, ou
plûtôt il jetta sur le papier
quelques pensées fortes sur le
matérialisme, qu'il s'étoit sans-
doute proposé de rédiger. Cet
ouvrage qui devoit déplaire à
des gens qui par état sont
ennemis declarés des progrès
de la raison humaine, revolta
tous les prêtres de Leyde contre
l'auteur, calvinistes, catholiques
et

et Lutheriens ; ils oublierent en ce moment que la consubstantiation, le libre arbitre, la messe des morts et l'infaillibilité du pape les divisoient. Ils se réunirent tous pour persecuter un philosophe, qui avoit de plus le malheur d'être françois dans un temps où cette monarchie faisoit une guerre heureuse à leurs hautes puissances.

Le titre de philosophe et de malheureux fut suffisant pour procurer à Mr de la Mettrie un azile en Prusse, avec une pension du Roi ; il se rendit à Berlin au mois de fevrier de

l'année 1748, où il fut reçu membre de l'academie roiale des Sciences. la médecine le revendiqua à la métaphysique, et il fit un traité de la dysenterie et un autre de l'asthme, les meilleurs qui aient été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matières de philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner; et par une suite des fatalités qu'il avoit éprouvé ces ouvrages lui furent dérobés; mais il en demanda la suppression aussitôt qu'ils parurent.

M.r de la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tirconel, ni

ministre plenipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il Semble que la maladie connoissant à qui elle avoit affaire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau pour le terrasser plus Surement; il lui prit une fièvre chaude avec un delyre violent, le malade fut obligé d'avoir re-cours à la Science de Ses collegues, et il n'y trouva pas la ressource qu'il avoit Si Souvent et pour lui et pour le public trouvé dans la Sienne propre.

Il mourut le 11 de Novembre 1751 âgé de quarante trois ans. Il avoit épousé Louise Charlotte

2

Dréaumo, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans et quelques mois.

Mr. de la Mettrie étoit né avec un fond de gaieté naturelle et intarissable; il avoit l'esprit vif, et l'imagination si féconde qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrein aride de la médecine. La nature l'avoit fait orateur et philosophe; mais un present plus précieux encore qu'il reçu d'elle fut une ame pure et un coeur sorviable. Tous ceux auxquels les pieuses

pientes injures ~~injures~~ des
théologiens n'en imposent pas,
regrettent en M.r de la Mettrie
un honnête homme et un
Savant médecin.

Epitaphe du Sieur de la
Mettrie mort à
Berlin le onze 9bre
1751.

Machinæ quidquid habuit
hîc deposuit
Julianus Offray de la Metterie,
Gallus,
Regis medicus,
Regiæ Scientiarum academiæ Socius.
Homo eruditus,
Si Soles eruditionem verborum fuco judicare.
Celebris,
qui tanquam altero Erostratus,
immortalitatis templum,
quo ad potuit,
incendio delevit.
Magnum ingenium,
Dummodo in magnarum rerum contemptu
Magnitudinem quæras.
Cum artem voluptatibus fruendi

quam, paulo ante per lasciviam inventam,
Ediderat,
Nimis an parum caute adhibuisset,
febrisque cæram,
ipse medicus præcipitasset;
Mundo,
Multarum ineptiarum gravis debitor,
Ereptus est.
Nunc tandem
hominem machinam non esse,
corporis disjunctâ machinâ,
commodius philosophaturus.
Tu viator,
Si quid hujus mireris,
Te ipsum mirare,
Mundus enim vult decipi.
Cæterum monitus
in tuam rem abi.
Fratri,
genio sæculi abrepto,

Lugens

Lugens
humanitas.

P. P.